

Jean-Marc MORICEAU – HISTOIRE DU MÉCHANT LOUP. 3000 attaques sur l'homme en France, XV^o-XX^o siècle ; Fayard, Paris, 2007 (622 pages, 30 €)

L'opinion publique a, aujourd'hui, rangé au rang du folklore l'histoire du « Petit chaperon rouge » et exprimé à l'égard du loup une étonnante sympathie. Son retour en France est salué positivement au nom de la biodiversité, le mouton –éternelle victime silencieuse-indiffère les protecteurs des animaux, et le loup est quasiment présenté comme un animal sympathique, qui gagnerait à être mieux connu et qui ne mérite pas la réputation que l'Histoire lui a faite. L'ouvrage de J.M. MORICEAU est une contribution importante au débat, mais sous l'angle exclusif des attaques de l'Homme.

On est impressionné par l'ampleur du travail réalisé, qui est restitué en plus de 600 pages, très denses mais se lisant facilement, avec un nombre substantiel de passages de nature à, il faut bien le dire, ... donner le frisson.

En 1929, un célèbre zoologiste estimait nécessaire de garder la mémoire des méfaits des loups, afin qu'ils ne soient pas qualifiés de racontars fantaisistes lorsque l'animal aura disparu de l'environnement des hommes. Nous y sommes ! L'objectif de l'auteur est de faire un bilan des travaux très dispersés existant sur le sujet, de constituer une base de données, laquelle, à l'issue de son travail, concerne 3069 victimes –dont 1857 sont dues à des animaux prédateurs et 1212 à des animaux enragés- et, au travers de l'attaque des loups, analyser l'évolution des sociétés. J.M. MORICEAU considère son livre comme une synthèse provisoire, qui incite à poursuivre les recherches.

L'ouvrage se compose d'une quinzaine de chapitres. Les deux premiers exposent de manière détaillée, avec tout ce qu'il convient de discussion critique, la méthode d'étude suivie. « Des sources imparfaites mais irréfutables » consistent en l'apport des mémorialistes, les enquêtes administratives, les affiches-gazettes-journaux et, enfin, les comptabilités hospitalières, actes notariés et sources judiciaires. De leur côté, les actes de sépulture, rédigés par 40 000 curés de campagne et que l'on trouve dans les registres paroissiaux, apparaissent particulièrement intéressants, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de commentaires. Au total, « il est rare de pouvoir disposer d'une convergence aussi impressionnante de témoignages particuliers et collectifs » nous dit l'auteur, qui consacre les quatre chapitres suivants à une vue d'ensemble de l'évolution chronologique, en excluant pour l'instant le cas des loups enragés.

Trois époques sont retenues. La première (du Moyen-Âge à 1660) n'est renseignée que par des documents très dispersés. Ils permettent néanmoins d'affirmer que la fin des guerres de religion, la fin du règne de Louis XIII et la guerre de Trente ans en Lorraine justifient que le loup ait été considéré comme le 4^{ème} fléau de l'Apocalypse (après guerre, famine et peste). Ayant l'opportunité de se repaître de cadavres humains sur les champs de bataille, les animaux prennent goût à la chair humaine, ce qui peut expliquer des attaques ultérieures sur les vivants.

La seconde époque (1661 à 1763) est beaucoup mieux documentée et correspond à l'intensité maximale du fléau lupin. Le règne de Louis XIV sera celui de « tous les records » et Charles PERRAULT n'aura donc aucune difficulté à broser le portrait du « grand méchant loup ». J.M. MORICEAU estime que « les réalités confortaient la représentation du loup mangeur d'hommes que les *Contes de ma mère l'Oie* ont gravé ensuite dans notre tradition culturelle, beaucoup plus longtemps qu'elles ne se prolongèrent effectivement ». C'est au milieu du XVIII^o siècle que survint « la grande affaire de la bête du Gévaudan », qui fut très médiatisée alors que bien d'autres épisodes comparables se déroulèrent. Elle fait l'objet d'un chapitre spécial, qui reprend notamment les informations déjà parues dans plusieurs ouvrages

fiables et de référence. L'auteur nous précise à cette occasion que les loups mangeurs d'hommes, dotés pour certains de qualités physiques hors-norme, ne sont pas nombreux et attaquent toujours en solitaires.

La troisième période (1768-1918) correspond au déclin, puis à la disparition du danger, après des nouveaux passages de la nécrophagie à l'anthropophagie pendant les guerres de Vendée (LA ROCHEJACQUELIN fut concerné) et une recrudescence des attaques au début du XIX^e siècle. Les progrès dans les armements et l'éradication massive dont est alors victime le loup (1500 loups au moins tués chaque année de 1818 à 1829) expliquent que, peu à peu, on n'ait plus affaire qu'à des cas sporadiques.

Le parcours chronologique se clôt par un essai d'évaluation rétrospective du risque. J.M. MORICEAU pense, au travers de son travail, n'avoir objectivé sur l'ensemble de la période qu'environ 10% des attaques. Il ajoute que le risque anthropophagique a été bien supérieur à ce qui se dit souvent, à cause du caractère très fragmentaire des données utilisées jusqu'à présent. Pour lui, « c'est par dizaines et parfois par centaines qu'on doit mesurer les victimes du loup mangeur d'hommes, ce qui constituait un risque suffisant pour que l'impact psychologique de la prédation ait été longtemps considérable ». La psychose était bien plus importante à l'échelle du canton ou du petit pays qu'au plan national car chaque loup mangeur d'hommes ne sévissait que dans une zone très concentrée géographiquement. Cette psychose ayant quasiment disparu à la fin du XVIII^e siècle, on remarquera que les débats actuels se réfèrent à la situation du XIX^e et du XX^e siècles.

Les quatre chapitres suivants visent à caractériser le loup aux plans éthologique et écologique. L'ensemble du territoire français a été concerné, avec des zones « rouges » : Lyonnais et Dauphiné, Gévaudan et Haute Auvergne, Val de Loire, Bassin Parisien. Les attaques avaient lieu préférentiellement dans les espaces boisés, mais aussi dans l'espace bâti et ses abords ! Contrairement à ce que l'on a cru, le loup anthropophage ne concentrait pas son activité sur l'hiver et la période nocturne mais sur la belle saison et la fin de la journée, en raison, d'une part de la présence alors de beaucoup d'humains en dehors de leurs habitations, d'autre part de la végétation, qui permettait aux animaux de se cacher facilement.

La population s'étonnait de l'existence de loups tueurs d'hommes, tant leur comportement tranchait avec celui des loups ordinaires, d'où l'invention de mythes populaires : celui du loup-garou (en réalité, tout simplement un loup dont il faut se « garer » parce qu'il est tueur d'hommes), le recours au bestiaire fantastique du Moyen-Âge pour trouver un coupable, l'idée –peu relayée par les clercs- de « la bête, fléau de Dieu » venant punir les Chrétiens ...

La manière dont le loup tue et dévore a pu être caractérisée à partir de 800 cas ; elle est propre à *Canis lupus* : notamment, celui-ci attaque toujours à la gorge et, le plus souvent, seul. Il est noté que les morceaux qu'il préfère sont les cuisses et les bras, tandis qu'il laisse fréquemment la tête.

Le chapitre XI se focalise longuement sur la démographie et la sociologie des victimes, à 84% des enfants et à 16% seulement des adultes (83% d'entre eux étant des femmes). La taille et le poids des enfants étaient inférieurs à ce qu'ils sont aujourd'hui, ce qui explique que les loups anthropophages aient parfois été qualifiés « d'une grandeur prodigieuse ». Entre 8 et 15 ans, le gardiennage du bétail par les enfants concentrait le maximum de risques. Ceux qui gardaient les bêtes à cornes étaient les plus en danger, car le loup s'attaquait à eux plutôt qu'aux bovins, beaucoup plus gros. J.M. MORICEAU note la rareté étonnante des chiens de protection munis de colliers à pointe et pense qu'on les rencontrait plutôt avec des troupeaux de moutons conduits par des bergers adultes.

Les deux chapitres suivants sont consacrés spécifiquement aux loups enragés et à la rage. Les attaques sont très différentes de celles des loups prédateurs, les victimes n'étant pas égorées et pouvant être mordues n'importe où (membres déchiquetés, mâchoires broyées, chevelures scalpées etc...) et se répétant (9,3 victimes en moyenne par loup enragé). La violence des agressions et leur répétition ont contribué à brouiller les perceptions ultérieures et à créer une certaine confusion avec les autres types d'attaques de loups. La rage épouvantait à un point tel que certains hommes n'ont pas hésité à se sacrifier en luttant avec des loups enragés, tout en sachant qu'ils contracteraient la maladie et en mourraient. Des exvotos témoignent de la reconnaissance de la population. Les remèdes étaient presque inexistantes, la cautérisation étant à peu près le seul à avoir produit des résultats mais on imagine la douleur qu'elle induisait ! Les malades mouraient dans d'atroces souffrances et pouvaient être dangereux. Une pratique extrême a même pu être observée à l'égard des humains atteints de rage : l'euthanasie, au fusil, ou par étouffement entre deux matelas.

Dans une longue conclusion, J.M. MORICEAU rappelle que son but était d'informer et de dédramatiser le débat relatif au loup, estimant que l'« envers » de cet animal ne devait pas être ignoré dans sa réalité historique, ni dans sa relativité. Celle-ci implique de ne pas confondre les attaques de loups enragés –qui n'existent plus aujourd'hui en France- avec celles des quelques 1% de loups ordinaires qui étaient anthropophages. Sur ce registre de la relativité, nous avons pu lire, dans un des commentaires déjà publiés de l'ouvrage de J.M. MORICEAU que, finalement, on y trouvait autant d'arguments pour défendre la préservation de l'animal que pour justifier son éradication. Certes, la relativité du danger que représentait le loup pour l'homme n'est pas contestable, même si ce n'est pas ce qui vient immédiatement à l'esprit du lecteur, en raison du caractère impressionnant de nombreux passages. Il s'ensuit donc que le fond du débat sur le loup n'est pas vraiment lié au danger qu'il présente pour l'homme. « Statistiquement et ordinairement, c'étaient les animaux domestiques –et donc l'agriculture mais aussi les activités industrielles et commerciales qui fonctionnaient avec un bétail de trait- qui payaient d'abord le prix de la cohabitation avec *Canis lupus* », écrit J.M. MORICEAU. Sans doute est-il difficile d'espérer pouvoir disposer un jour d'un travail aussi minutieux que « Histoire du méchant loup » sur les dégâts occasionnés au bétail par les loups, faute de suffisamment de sources. Le zootechnicien que nous sommes ne peut s'empêcher de poser la question : « l'éradication du loup du territoire français a-t-elle été un progrès sociétal global ? » et, dans l'hypothèse d'une réponse positive, de rappeler, comme nous le faisons au début de cette analyse, que le mouton mérite lui aussi de susciter l'attention des « protectionnistes » car le « méchant loup » l'a été pour le bétail –et il continue- avant de l'être pour l'homme.

Inutile de préciser que cet ouvrage de J.M. MORICEAU fera date et va devenir une référence incontournable. Saluons le courage de l'auteur, qui s'est attaqué à un sujet que nous qualifierons de « politiquement incorrect » compte tenu de la « gentillesse » du citoyen français d'aujourd'hui et des médias pour le loup. Saluons surtout l'ampleur du travail réalisé et son objectivité, que l'on peut vérifier au travers de 44 documents (extraits de textes), 48 tableaux, 27 cartes, 22 figures et illustrations, plus de 200 références bibliographiques et, surtout, le tableau des données brutes, qui inclut le corpus général des 3000 données. Toutes nos félicitations et nos remerciements à l'auteur !

Bernard DENIS